

Michel Séverin

# L'amour se mérite





# Chapitre 1

Loin de son village natal et proche de la réalité des choses terrestres, Charles avait terminé ses études secondaires dans une extrême pauvreté, si bien qu'à certains moments, il passait ses nuits, affamé. En toute conscience, il avait dû supporter ce calvaire, ne serait-ce que le temps d'obtenir son bac en comptabilité. Prenant la vie du bon pied, il commença un job dans un garage dont le boss lui attribua le rôle d'aide, employé dans tous les domaines. Parfois, il avait à se plaindre, mais le sort et le destin ne lui permettaient pas de joindre l'utile à l'agréable. Chaque matin, il balayait, et à la fin de la journée, le jeune garçon rangeait les outils. Cela dura près de neuf mois et fut accompagné d'énormes sacrifices.

S'étant fait de petites économies, il se paya une formation en informatique pendant un mois. Toujours dans le souci d'un meilleur avenir, il se focalisait sur l'objectif visé. D'une part, la vie n'avait servi qu'à engranger des lots de problèmes. Sur place,

il ne servait à rien, pensait-il. Affronter cette complexité, aller vers les gens, les provoquer pour se trouver une place dans cette arène.

À la maison, il occupait une chambre dont la porte donnait sur la cour. Cela lui permettait de peiner solitairement dans son petit coin. Cependant, à certains moments, Charles passait la semaine sans voir ses parents dont il avait obtenu une indépendance et une liberté de fonctionner comme il l'entendait. Cela lui permettait aussi de pouvoir s'extérioriser sans que l'on ne s'en aperçoive. Quelquefois, sa mère, s'inquiétant pour le fruit de ses entrailles, venait lui rendre visite, le soir.

Il se souciait de ses cadets, qui étaient au nombre de cinq, et vivaient grâce au commerce que faisait leur mère. Quant à son père, il s'en moquait. Celui-ci ne subvenait aux besoins que selon ses humeurs. L'affection familiale était ressentie à chaque fois que Yona, sa cadette venait lui soutirer quelques sous.

Charles avait entrepris de déposer ses dossiers, y compris ses demandes d'emploi, dans plusieurs sociétés de la place. Il regarda la chemise qui contenait son CV, ses diplômes, son attestation de formation. Déjà, neuf avaient été distribuées ; donc celle-là serait la dixième. Or, hier lundi, il avait lu dans un journal, qu'une entreprise de la place recherchait un informaticien de niveau bac minimum. À chaque fois, l'on réclamait quelqu'un de trente-cinq ans avec une expérience professionnelle.

Parfois, arrivé sur les lieux, il se trouvait face à un homme habile à accueillir, mais qui demeurait indifférent parce qu'il avait déjà la personne requise parmi ses amis, dans la famille ou par cooptation.

Abandonnant ses idées noires, il se décida à rentrer dans sa chambre. Cette matinée, pas comme les autres, il rendit visite à ses anciens complices du garage. Autour de dix-huit heures, il reviendrait pour repasser ses habits, car le lendemain était le jour du dépôt du dernier dossier. Il était de retour le soir.

Charles prit sa chemise puis l'étala sur le lit, et sortit. Au moins, il était fier de son cursus scolaire en pensant aux papiers ramenés. Il rentra, vérifier ses économies : encore quelques billets et pièces. Néanmoins, il avait le syndrome permanent de la marche. Il ressortit, retrouva sa mère en pleine cuisine. Elle rentrait tard du marché.

– Bonsoir, maman.

Elle se releva doucement.

– Bonsoir, Charles. Pourquoi es-tu rentré tôt aujourd'hui ?

– Ne t'inquiète pas man. Ça fait un mois que je cours partout, il faut que de temps à autre, je me repose. À propos, comment va papa ?

– Bien.

Elle se remit à ses besognes. Pauvre maman, vieillie par l'âge, ayant consacré sa vie au commerce, son gagne-pain de chaque jour. Drapée dans un tissu délabré, avec de vieux soutiens-gorge blancs devenus

kaki, par manque d'entretien, mais aussi à cause de l'effroyable poussière et de la sueur, et qui ne donnaient pas envie de regarder. Ce tissu converti en robe, lui permettait de cacher les parties essentielles de son corps. Elle rentrait parfois de ce dur labeur et se mettait directement à la cuisine, les enfants n'ayant pas mangé depuis le matin.

Pour le jeune garçon, tout était un peu vulgaire depuis le jour où ils avaient emménagé dans cette maison. Cependant, il fallait des retranchements afin de savoir que cet endroit lui manquait énormément. Tous les cadets n'étant pas encore rentrés, il taquina la benjamine. Celle-ci s'accrocha à ses jambes, il lui remit une pièce de cent francs. Elle le relâcha et s'en alla en sautillant de joie.

- Tu ne manges pas ? s'enquit la vieille femme.

- Tu n'as pas encore terminé avec la cuisson !

- Dans peu de temps. Elle le regardait avec inquiétude.

- Je reviens dans une heure.

Elle disparut à l'intérieur de la maison. Charles en profita pour faire le tour du quartier. À peine sortit-il de la concession, que les voisins le prirent en charge.

- Charles, ça va comment ?

C'était Prosper, l'un de ses amis d'enfance. Ce dernier était assis au milieu d'un groupe de jeunes, dans un hangar, en bordure de la grande entrée de leur secteur.

- Nous jonglons comme tous les autres, avoua-t-il.

– Laisse ce garçon en paix ! On t’a dit qu’il chôme, comme toi, rétorqua un autre.

– Ce n’est pas une question de travail, c’est mon programme, corrigea-t-il.

– Qui a arrêté vos bras. En tout cas, ceux qui veulent se lancer, voilà la ville, annonça un troisième larron un peu sur les nerfs...

– Revenons à nos moutons ! coupa Prosper.

Le jeune gars vint s’asseoir auprès de celui qui l’avait interpellé en premier. La conversation s’arrêta un moment.

– Comment va la vie au quartier ? demanda-t-il à ce dernier, à voix basse.

– Nous sommes là, sauf que Monga à accoucher d’un petit Camerounais, il y a de cela une semaine.

Charles fronça son nez. Il était dans ce quartier comme un étranger.

– Tu es ignorant des infos du secteur. T’en parler est trop lourd...

Il continua ses commentaires sans s’occuper de lui, comme pour lui dire qu’il n’était pas un journal.

– Le ballon ? insista-t-il.

– Les gars se sont bagarrés aujourd’hui sur le terrain, nous étions en train d’en parler alors que tu arrivais.

– Vous êtes vraiment organisés ici, surtout que vous ne changez pas, avoua-t-il, avec insistance.

– Mon frère, partout, il y a des rebelles. Comment se fait-il que celui qui ne joue pas régulièrement vient

s'imposer comme capitaine parce qu'il a contribué pour l'achat du ballon ?

– Celui-là est-il civilisé ? En tout cas vous vous débrouillez, je n'y suis pas imprégné.

Prosper relança la discussion de plus belle. Cependant, Charles tentait d'expliquer le soleil s'effaçant à l'horizon, apparaissant en une espèce de boule de feu orange distillant sa couleur. Le jeune garçon se sentait animé en voyant cet objet de la nature, et ne pouvant pas expliquer, il choisit le silence. Déjà l'obscurité embrassait la ville. Le ciel était encore bleu. Une lueur instinctive lui donnait espoir. Ce qu'il savait de la journée, la chaleur avait été et anticiperait un malade en agonie. Le soleil disparut, laissant la place au clair de lune.

Le jeune homme se leva brusquement, poussé par l'invisible. Rien ne l'enchantait, même pas la conversation de ses voisins, préférant rester sur la cause.

– Prosper, je fais les cent pas, lui annonça-t-il.

– Nous sommes encore en train de causer.

Il marchait comme d'habitude, droit devant lui, saluant des connaissances au passage. Arrivé sur la grande rue goudronnée traversant tout le quartier, il s'assit dans un hangar. La circulation semblait plus fluide ; c'était normal, car cette heure annonçait la fin de la journée, et le retour chez soi. Cependant, il y avait des brebis galeuses qui traînaient avec des potes dans les buvettes. De temps à autre, une grosse cylindrée attirait son attention. Il se demandait

comment celui-là avait pu faire pour avoir son argent. Il pensait à son cas ; depuis quatre ans, il peinait, et ne parvenait cependant pas à s'acheter une bonne fringue. À quoi servait la vie, même si on récitait toutes les bonnes prières du monde religieux ? Le Tout-Puissant ne réagissait pas. Et si, dans nos traversées terrestres, nous ne passions que le temps à la bataille, sans profiter de celle-ci, sans avoir un moment où tout serait plié et pliable, un instant de bonheur ? Il cherchait à savoir comment la terre avait appartenu aux combattants inépuisables de son espèce, sans que ceux-ci ne crient, ne pleurent, comment Jésus l'avait fait quarante jours et quarante nuits dans le désert, sans nourriture, ni boisson, là où le soleil atteint son apogée de chaleur. Il finit par conclure à une impasse pour lui, en ce moment.

– Hé, Charles !

Il se retourna. C'était Monga, une amie d'enfance, dans une grande robe traditionnelle. Elle se tenait à l'écart et semblait l'observer depuis un moment.

– Oui, j'ai appris que tu avais sorti un échantillon de toi !

– Tu rigoles, un échantillon ! C'est aussi un être humain, comme toi, réclama-t-elle.

– En plus, je n'ai pas su !

– Tu n'es pas souvent au quartier, et, si je devais attendre que les gens comme toi aient de l'argent pour demander ma main, j'aurais encore des années sans

aucune sûreté. Pourtant tu en serais capable ! dit-elle d'un ton ironique.

– N'oublie pas qu'on a essayé, ça n'a pas marché.

Elle se remémorait l'époque où le jeune garçon était en classe de terminale, elle, en première, avait tout misé pour l'avoir. Le flirt dura un moment. Il abandonna, voyant son avenir plein d'obstacles. Il avait préféré la pause. Cette relation aujourd'hui n'était plus possible ; son avenir et la fille ne le comprendraient pas.

– Comment te portes-tu ? demanda-t-il, revenant au présent.

Elle appréciait son sens de la discrétion.

– Il y a seulement que j'ai eu du mal pour ma première grossesse. Heureusement que tout s'est bien passé, dit-elle, en s'asseyant près de lui.

– Le père de ton enfant l'a reconnu ?

– Il propose même de m'épouser, ajouta-t-elle, comme par enchantement.

– Surtout que t'es une femme, ça se foire très vite.

Félicitations !

– Merci. Tu t'es montré, aujourd'hui ?

– Il faut reculer pour mieux sauter, philosopha-t-il.

Un vent de silence passa.

– Quant à moi, j'en ai marre de me retrouver seule, en train de maigrir, en pensant à ce que demain m'apportera. Quelle galère ! Il faut que celui qui a réfléchi se trempe. Comme là, je suis aux petits soins.

Ils restèrent un moment silencieux.

– Sais-tu que je n’ai jamais été au courant de tes neuf mois ? avoua Charles.

– Il y a de quoi, tu n’es jamais là, et tu ne ressembles pas à ces jeunes qui passent leur temps à parler à longueur de journée.

Il se leva et se mit en face d’elle.

– Il ne faut pas leur en vouloir, chacun essaie de mener son bateau. Si je restais comme eux, à l’heure où nous parlons, je serais mort depuis longtemps. La vie est extrêmement dure. Fier de moi, je parviens à la supporter. Mon corps est déjà meurtri. En plus, ce dehors me reconforte plus que ma maison.

L’autre l’écoutait attentivement, pensant à ses qualités.

– Oublions un peu nos misères ! Tu n’as plus de petite amie ? coupa-t-elle.

– Crois-tu que je pourrais avoir une amie avec ma manière de vivre ? s’enquit-il, un peu inquiet.

Pour le jeune garçon, la vie ne lui offrait pas assez de possibilités ni les opportunités pour s’engager dans une relation fiable. Il évitait de se heurter à une fille sans cœur.

– Pourquoi pas ? dit-elle, essayant de le convaincre.

– Je le souhaite fortement.

– Il y a un temps pour souffrir, un temps pour manger. Ainsi est faite la vie.

– Espérons que Dieu t’écoute !

– Je crois que tu n’es plus sûr de toi, hein ?

– Je suis un peu indécis. Tu n’imagines pas ce que je vis : c’est la mort ou la vie. Restons-en là ! coupa-t-il, en fronçant son nez.

Malgré les efforts de la fille, il demeura dans sa carapace, parce que la femme était toujours celle qui attendait que l’on s’occupe d’elle.

– En tout cas, on profite toujours du moment présent. J’allais acheter des beignets. M’accompagnes-tu ? dit-elle, coupant court aux réflexions.

Il se leva sans la moindre hésitation. Ensemble, ils partirent vers le lieu indiqué. Une grosse femme, s’appliquait à placer des boules de farine pétries, dans de l’huile bouillante, au milieu des nuages de fumée. La chaleur qui en sortait, la faisait transpirer. Heureusement une vieille serviette était accrochée à son cou. Elle soulevait ainsi le visage à chaque fois qu’un client entrait dans sa maisonnette.

– Charles, passe ta commande ! lança Monga à son égard.

À l’aide d’une planche et de piquets, l’on avait fabriqué des tables et des bancs, le long du mur, excepté devant la deuxième sortie, pour permettre à la vendeuse de s’extirper pour ses multiples occupations. Se retournant vers les nouveaux venus :

– Oui, mes amis ? demanda-t-elle, comme pour dire « Faites votre commande ! ».

Monga se pencha vers l’oreille de Charles, voyant son air hésitant.

– Mange comme tu veux, ne dis pas après qu'on ne t'avait pas coupé une partie de la dot, insinua-t-elle.

Il sourit et passa ensuite une sérieuse commande. Puis, ils revinrent s'asseoir à l'endroit où la fille l'avait trouvé. La jeune fille lui fit les éloges sur son futur mari – ce qui le laissa indifférent – apportant cependant son avis quant à l'homme idéal, parlant d'accouchement. « Un passage obligatoire pour la femme, disait-elle, on apprend énormément en mettant un enfant au monde ; nous comprenons mieux l'amertume de nos mères quant à nos actes débiles. »

Ils se séparèrent autour de vingt et une heures passées. Prosper les avait rejoints un peu plus tôt. Charles rentra chez lui. Arrivé à la cuisine, tout était vide. Il savait pertinemment que son père rentrerait d'un moment à l'autre, et que sa mère se reposait déjà pour la journée de demain. Il traversa de nouveau au milieu de ses cadets assis sur les vieux fauteuils leur servant de salon. Il repensa au temps jadis où son cerveau en quête de connaissance bouillonnait de leçons. L'âge pesait dans le site.

– Charles ?

Il se retourna, c'était sa cadette, Yona, assise dans un coin de la maison.

– Maman a mis ta nourriture de côté.

Elle lui indiqua du doigt une assiette couverte, posée à l'extrémité de la table. Il s'y dirigea et regarda le menu. C'était la nourriture habituelle : une sauce d'arachide accompagnée de plantains et de poissons séchés. Son

ventre étant plein, il préféra transporter le plat dans sa chambre. Peu de temps après, il prit son bain pour se coucher.

Très tôt le matin, levé comme à l'accoutumée, le jeune homme était encore meurtri par les discussions de la veille. Or, son corps semblait lui transmettre un message qu'il n'arrivait pas à comprendre. Prenant son courage à deux mains, il se mit debout. De retour des toilettes, il ouvrit son plat de la nuit précédente. Il fallait le réchauffer, mais les portes étaient encore closes, sans vouloir se donner les préjugés, il attaqua le repas et le mangea avec appétit.

La rasade d'eau avalée, il se leva pour s'habiller d'un pantalon et d'une chemise achetés à bon prix, lavés et soigneusement repassés. Il brossa ses chaussures, alla se regarder dans le miroir : pas mal ! Revenant près du lit, il tira un billet de mille francs qu'il enfouit dans sa poche, attrapa son dossier au passage puis sortit.

Il commença la marche. Le soleil diffusait à cette heure une lumière faible, moment approprié pour les longues distances à pied. Une heure après, il arriva à l'endroit indiqué. La route était bondée de jeunes qui, comme lui, étaient en quête d'emploi. L'entreprise faisait dans la confiserie, en plein milieu d'Akwa. Il choisit un endroit, demanda l'heure à un passant, qui lui annonça sept heures pile. Il faisait un boucan terrible. Heureusement, il était habitué au bruit du marché central. La plupart des employés n'étaient pas encore

arrivés. Une autre heure passa, il profita de ce temps pour se reposer, afin de mieux affronter la seconde étape, plus déterminante. Il ressentit une stimulation pas très forte à son tour.

Il entra dans le bloc administratif, se dirigea vers la réception où une jeune femme l'accueillit. La quasi-totalité des travailleurs n'étaient que des jeunes hommes. Elle avait l'air sympathique, mais concentrée sur son travail.

– Bonjour, vous désirez ?

– Je suis venu déposer les dossiers pour le poste...

– Oui, dirigez-vous vers la porte à droite, au bout du couloir d'en face. À l'entrée est inscrit « bureau des ressources humaines ».

Arrivé devant la porte, il toqua, puis entra.

Derrière un grand bureau, était assise une très jeune femme, on aurait dit une adolescente. Charles eut l'impression de rêver ; à vingt-sept ans passés, il n'avait jamais vu une fille de cet âge occuper un pareil poste.

– Vous désirez ? dit-elle, en regardant à travers ses lunettes médicales, tout en continuant à taper à l'ordinateur.

Charles sursauta à l'appel.

– Bonjour, c'est pour le dossier.

Elle arrêta net son activité.

– C'est pas vrai ! cria-t-elle.

Son visage se raffermi aussitôt.

- Monsieur, nous ne voulons plus personne. Quand est-ce que ces standardistes comprendront certaines règles ? Pourquoi elles envoient encore les gens chez moi, alors que tout est arrêté ?

Autant de questions auxquelles il ne pouvait répondre. Elle semblait affolée. Elle se leva, il passa devant, elle referma la porte derrière elle. Arrivée au standard, elle demanda :

- Bonjour, est-ce vous qui avez envoyé cet homme, chez moi ?

- Oui, madame.

En plus elle était mariée.

- Veuillez à ce que l'hôtesse ne laisse entrer personne ! Quant à vous Monsieur, excusez-nous du peu. Le recrutement était arrêté hier soir, ceux que vous avez vus ce matin, attendaient leur nom, malheureusement, nous travaillons encore dessus. Je suis désolée, et passez une bonne journée.

Elle se retourna avec son air occupé et partit à son bureau. Charles était stupéfait et ne le croyait pas. Il prit son courage à deux mains, sortit sans avoir l'air démoralisé. À l'extérieur de ces locaux, il était dur de devenir adulte. Sans comprendre comment ou pourquoi, tout espoir venait de fondre. Il se demandait s'il n'était pas trop vieux pour l'administration de cette entreprise. Il alla s'asseoir dans un coin, seul avec ses papiers, les parcourut à tour de rôle. Son diplôme lui apporta un grand réconfort. Hébété par la situation actuelle des choses,